

**JMB** : Pierre Parlant, « la fiction en poésie » ça te dit ? Pourquoi ? Comment ?

**PP** : Je répondrai d'abord à partir de mon expérience de lecteur. Je m'en tiendrai au seul domaine de ce qu'on nomme « poésie contemporaine » en me référant à des ouvrages publiés depuis une vingtaine d'années environ. Une chose me frappe, dont je ne sais très précisément si elle relève d'une situation objectivement repérable ou si elle renvoie seulement à mon goût en la matière. Quelque chose apparaît. Appelons ça provisoirement *recours à la fiction*, notion qu'on définira pour commencer en disant qu'elle suppose la construction d'un monde autonome, susceptible de cohérence sans souci d'adéquation à une quelconque réalité. Le roman, du moins en droit, entre évidemment dans cette catégorie d'écrits. Il est plus étonnant de constater que la poésie elle aussi peut délibérément relever de ce type d'intention. Il m'a toujours semblé que *poésie* désignait moins un genre littéraire qu'une tentative, entre autres, de ne pas valider naïvement le prétendu départ réel/fiction. Je ne peux donc pas ne pas me demander ce qu'elle gagne (ou ce qu'elle risque) sous ce rapport à élaborer des mondes fictionnels. D'autant qu'elle en vient parfois à mimer —est-ce pour le subvertir ?— le procès romanesque (j'en veux pour preuve, parmi d'autres, la mesure du fait poétique à l'échelle du livre lui-même, de l'ouvrage, au détriment du poème en tant qu'objet souverain (c'en est fini, semble-t-il, de l'idée du « recueil », du livre constitué *partes extra partes*)). Tout se passe comme si la poésie inventait son dispositif, notamment à partir de procédures dont elle n'aurait pas le privilège, à savoir la mise en intrigue (et sa temporalisation propre) ainsi que l'intervention de quasi-protagonistes, leur donnant au passage une vigueur et une efficacité nouvelles.

**JMB** : Quelques exemples peut-être ?

**PP** : Je pense à la figure du « privé » chez Hocquard, à l'énigmatique silhouette de Degas chez Fourcade, à M. Goodman chez Roubaud, à Bob chez Anne Portugal, pour en rester à un niveau d'anthologie aussi provisoire qu'indiscutable et ne parler que de ce qui peut, de prime abord, évoquer l'idée encore bien vague de personnage. A cet égard, je remarque aussi bien que la présence, la surabondance parfois, de patronymes suffit souvent à prêter l'allure du fictif (cf. ici Andrea Zanzotto, Jacques-Henri Michot, Philippe Beck,...). Une histoire semble en puissance dans la seule évocation du nom. Le coup de force ici réside dans une dénotation aussi rigoureuse qu'évasive (Hölderlin ne fait que passer dans *Beltà* d'Andrea Zanzotto ; sa force est à proportion de ce passage furtif, tout nom convoque infiniment). En réalité, il est certain que ce constat trop rapide aurait pu être fait, je crois, depuis longtemps et cela à partir des œuvres les plus éminentes de la tradition. La poésie n'a peut-être jamais fait autre chose que fictionner. Il me semble pourtant que la question vaut aujourd'hui d'être à nouveau posée en insistant sur le fait qu'elle ne saurait l'être autrement qu'en creux. On ne sait pas ce que cherche la poésie. Du coup, pour paraphraser Spinoza, on ne sait pas ce qu'elle peut. Au reste, c'est précisément par cette absence de détermination que la poésie, en tant qu'effet de ladite absence, en vient à s'exposer. Mon hypothèse consiste à penser que cette

tendance à la fiction (serait-ce encore autre chose ? L'imitation rouée du fictif ? (« copie de la copie » eût dit Platon)), que ce recours dont elle témoigne spécialement en ce moment signe l'attestation d'une puissance renouvelée et livre un indice paradoxal d'émancipation dont il faudrait évidemment dégager clairement les attendus. Posons qu'ils concernent partiellement une affaire perceptive, en un sens très large, affaire que le roman, semble-t-il, n'est peut-être plus capable de prendre en charge.

**JMB :** A l'examen de la tradition, il apparaît en effet qu'au-delà de l'*actualité*, et peut-être à des degrés divers selon l'époque, fiction et poésie sont liées, comme par ailleurs philosophie et poésie. Tu viens de donner un point de vue éclairé de lecteur, mais est-ce qu'en tant que poète, praticien, cette question de la fiction en poésie se pose à toi ? Et comment ? Il m'apparaît que dans deux de tes récents ouvrages, « *Prenez le temps d'aller vite* » (éd. L'Attente/Contre-pied, 2004) et *Pas de deux* (collection Frictions, éd. M.F., 2005), tu n'envisages pas la question/la réponse de manière identique ? C'est peut-être même, sous un autre angle, et sans parler d'autofiction, la question du « je », de sa présence dans le livre, qui est posée ?

**PP :** Je commencerai par une interprétation de cette notion, plutôt désagréable parce que d'inspiration journalistique, d'autofiction. Je l'écrirai auto-fiction pour la soustraire d'une part aux remugles subjectifs et, d'autre part, pour souligner la souveraineté de tout procès fictionnel qui avance bel et bien de soi, sans dette aucune vis-à-vis d'un réel prétendu. Ceci posé, les deux livres que tu cites sont sensiblement différents. Et puis entre eux il y a *Modèle habitacle* (éd. Le Bleu du ciel, 2003) qui s'enfonce peut-être comme un coin. Pour le premier, il s'agit d'un texte rapide, presque fortuit, écrit sans préméditation pendant le temps d'un voyage en TGV entre Les Arcs et Paris. Il a été publié en l'état, sans la moindre retouche. Après coup, je me suis dit qu'on ne peut imaginer une situation où référent serait plus fuyant. Écrire ce que l'on voit en pareils cas devient le B-A/BA de la fiction. Rien n'est plus très stable une fois vu à travers la fenêtre d'un train. Tout se fond, tout est soumis aux pivots rapides qu'imprime la translation (piquets, talus, habitations, vivants, usines). La représentation s'en trouve malmenée. Je trouve évidemment cette expérience de la vitesse très instructive. Je la comprends comme un exercice d'application en matière de perception. Je pense ici à ce beau passage chez Lucrèce où il est dit que l'immobilité des choses (en l'espèce des troupeaux vus de loin), qu'on tient pour effective, relève pourtant de l'illusion. Tout est affaire de distance, d'échelle. En train, l'immobile se livre enfin pour ce qu'il est, une densité furtive. Tout cesse et tout varie en même temps. Affaire de transport. La fiction serait alors se qui se construit et qui se ruine selon un geste pratiquement identique. Affaire de passage. L'être ne s'y célèbre plus et le réel ne se donne qu'à hauteur du récit qu'on en fait. En ce qui concerne *Pas de deux*, c'est un peu autre chose. À ma grande surprise, un quasi-personnage a surgi, Jeanjean, après plus d'un an d'écriture à tâtons. Par chance, c'est lui qui a tout précipité (vitesse à nouveau, mais aussi chimie des éléments). Le livre s'est mis alors à suivre sa pente. Jeanjean n'existe pas et c'est pourquoi il a pu imprimer son allure sans scrupules. Car Jeanjean n'est pas beaucoup plus qu'un nom, il est même qu'un écho pur et simple, un nom redoublé, presque burlesque. Il me semble que le livre a "pris" lorsque s'est imposée à moi cette vérité : je suis et ne suis pas Jeanjean, formule lestée par toute l'ambiguïté du suivre et de l'être. Il s'agissait dès lors bien d'une fiction mais dont la consistance s'avérait on ne peut plus fragile. Car à la lettre il ne se passe rien, rien n'est authentiquement racontable, même si j'ai eu souvent l'impression d'une parfaite

saturation qu'il me fallait suspendre de temps en temps. La péripétie se voyant reléguée au rang d'expédient nécessaire, j'ai eu droit à une aventure sans noyau. Quant au "je", celui qui apparaît en effet dans le livre, il me semble qu'il est devenu peu à peu ce qu'il est en vérité, moins le nom d'une quelconque réalité que la désignation d'un problème qui réclamait, je crois, d'être exploré. C'était peut-être aussi ça que *Modèle habitacle* visait, du moins en partie. Enclenché à partir de cette étrange remarque de Descartes doutant de l'existence des hommes aperçus depuis sa fenêtre (ils n'apparaissent alors en effet que comme "manteaux et chapeaux", par hypothèse des "hommes feints"), cet ensemble s'est peu à peu construit comme une suite d'esquisses, risquant une pseudo-méditation, précaire le plus souvent, interrompue heureusement par l'ouverture de fenêtres dans la page où l'on pouvait reconnaître quelques fantômes illustres, portant à leur tour manteaux et chapeaux. Histoire d'aérer.